

## Pièces minimales

Pierre Nepveu

Volume 8, numéro 4, novembre 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036527ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036527ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Nepveu, P. (1972). Pièces minimales. *Études françaises*, 8(4), 375–386.  
<https://doi.org/10.7202/036527ar>

PIERRE NEPVEU

# Pièces minimales

1.

peau striée de fermetures-éclair  
où la fièvre redescend vive remuer  
ses fumées parasites ses failles  
rappelle à soi l'œil filant son étoile  
les mains grises de la poussière des tunnels  
les heures soudées au pouls de la ferraille  
beautés diffuses — vivre rentre au logis  
où se désiste le regard et s'émiettent  
les miroirs gratte-ciel vivre  
redevient chair poches d'air  
nuit des nuages de sang éblouie  
par les sourds télégrammes du désir...

2.

on a perdu toute trace de soi-même  
le cœur boit les graffiti du sang  
on a ses routes comme un nœud au ventre  
et le radar embrumé des présages  
la tête a rentré ses volcans  
la libre assonance des rêves  
se heurte à des coups de sifflet  
ce n'était pas facile avant  
quand tenaient bon les distances  
une main parfois désertait  
souvent on faisait l'amour  
aux antipodes de la nuit  
ou le délire qu'on croyait sien  
dérapait dans un virage  
devenait soir de massacre  
ou cette femme consumée  
l'espace d'une chambre  
ce n'était pas facile  
quand on devait multiplier  
ses faces et s'arracher  
à son propre cœur  
pour habiter d'autres histoires  
maintenant tout est ici  
parmi ce peu de temps  
à peine traversé  
d'émeutes sans projets  
et de paroles qui s'enlisent  
en leurs tranquilles  
profondeurs...

3.

vieil archange tu le sais  
qui fais le hibou sur les soirées en pente  
tête d'alcool de bois trépanée d'antennes  
aux rengaines excitées par les passions sourdes  
la vie toute la vie nous l'avons cherchée  
mais si mal que c'est à en mourir de rire  
et maintenant nous menons la fête le verre  
au poing nous habitons la violence du monde  
et ses vertiges au bord de la soif  
le jour tombe en éclats de vitre  
ailes grisées nous allions battre  
à l'horizon de toutes les angoisses  
mais ces ailes sacré clown  
ont fondu à la fièvre de la dernière veillée  
et à jamais déchus nous égayons à ras de terre  
une peau tatouée de sueurs froides  
titubant vers les fenêtres en mal de voie lactée  
nous divaguons dans la nuit écumeuse  
sans retrouver la paix des mots  
les trottoirs cirés par la pluie  
s'ouvrent en éventails de langues  
rouges et de bavures effilées...

4.

ils s'aiment sur la banquette-arrière  
voiture ardente à la lisière d'un champ  
noir lorsqu'ils s'aiment il hausse  
d'un tour de doigts le volume du  
magnétophone et les grillons s'engloutissent  
ensuite ils reprennent leur siège  
et par la droite route ils volent  
de sang-froid vers la cité rêveuse  
où lui dort avec sa moitié sage  
et elle avec son épagneul...

## 5.

(sur un mot de Nietzsche)

« la vie n'est qu'une variété de la mort »  
vers où se tourne-t-elle revolver affolé  
beauté rapide comme le meurtre ou la passion  
corps instantané l'instant-lumière de l'amour  
et l'œil devenu perle se roule ensuite  
vers le miroir pour y retrouver son visage  
bouche mordant sa brosse à dents  
front lisse comme au matin des origines

tel je persisterai en ces hoquets d'absence  
mais retiens si tu veux mon plus secret éclair  
dont brûlera chacun de tes regards de chair  
et il se fera sang pour pavoiser tes chambres  
et pour ce mal du corps qui fait céder les lèvres  
dans un hôtel plus lointain que ma route  
je serai cette voix dont tu seras saisie  
et qui t'enfouira dans un nouvel amour  
où rien ne sera moi sinon le souvenir...

6.

tu n'auras pas su être à la hauteur du chaos  
le matin raisonnable reconstruit ses rues accuse  
ta faiblesse tigre apprivoisé par le temps fixe et le journal  
tandis que tremble encore le boudin rose des enseignes  
suspendu comme un cri aux crochets des façades  
(transhumance nocturne livraisons du sang  
batailles dont l'enjeu palpite à cœur ouvert...  
ton ultime antilope ivre de gratitude)  
mais l'autobus te prend dans ses bâllements d'ail  
sous le soleil qui sourd d'un horizon de briques tièdes  
et tu cahotes encore sens dessus dessous  
quand dans le tir croisé des téléphones  
tu pivotes sur ton fauteuil vers la fenêtre humide  
où poudroient les pigeons par l'espace ébloui...



7.

il s'écoule au compte-gouttes  
le sang nouveau le force  
le sérum draine ses déserts

le front déjà voué aux algues  
le corps joue des tentacules  
vers l'eau lustrale des flacons

il dort sous l'incision  
le ventre cousu de fil blanc  
et l'infirmière comme un ange  
passe tracer la ligne de vie  
petit graphique aux dents noires...

8.

dans le fumet des brasseries  
sous les ponts arc-en-ciel  
d'où volent les premiers klaxons  
le nœud coulant des voies ferrées  
étrangle des cages basses  
et les bœufs arrachés au foin  
léchant l'air qui s'épuise  
tombent en quartiers rouges...

9.

neige ferme  
capable de montagnes  
tu connais la mort propre  
de l'eau qui redescend  
  
tu n'opposes pas  
une immobile pourriture  
aux bleus couteaux de l'herbe  
  
comme déjà en ta blancheur  
tu fonds en une coulée claire  
tes monticules d'infimes étoiles...

10.

alors le corps se recompose  
vivre n'était qu'un voyage  
les paysages se contredisaient  
la ville au cœur dressé  
s'effrangeait dans la luzerne  
et l'herbe roulait ses braises  
vers la pesante noirceur des arbres  
durer était une folie facile  
comme la route un matin d'août  
(le ciel cendré sur les épaules  
et l'ombre infinie des pins  
on a du givre sur les os  
et à quoi bon se taire  
le silence n'appartient plus  
qu'à l'angoisse commune)

quelque force persiste  
alors le monde se refait  
lentement geste à geste douleur  
à douleur il n'y a plus de paysage  
il est la maison qu'on invente  
la sueur sera son plan  
la main lui donnera des ombres  
et la bouche ce battement  
de feuilles et de vitres au soleil  
dans l'amour elle saura fondre  
l'immensité à la présence  
la parole au secret fiévreux  
la chambre à l'absence de murs  
toujours nous forcerons  
son déploiement riche d'échos  
et toujours nous en serons la voix...